

Éperdue et aveugle

Geneviève Dulude-De Celles

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulude-De Celles, G. (2020). Éperdue et aveugle. *24 images*, (195), 118–119.

Éperdue et aveugle

par GENEVIÈVE DULUDE-DE CELLES, cinéaste

« Lorsque tous pourront photographier les êtres qui leur sont chers, non plus dans leur forme immobile, mais dans leur mouvement, dans leur action, dans leurs gestes familiers, avec la parole au bout des lèvres, la mort cessera d'être absolue. »

Première projection du cinématographe,
Journal La poste, 30 décembre 1895

Je n'avais pas le temps. J'étais prise entre plusieurs dépôts de projets, partie à la chasse – ou à la quête de petits fruits, c'est selon – pour survivre à l'hiver. Mais l'invitation à *célébrer l'importance du cinéma comme expérience publique* me prenait par les sentiments. J'ai pensé à mon rapport à la salle obscure et je suis devenue inutilement émotive. Comme investie d'une mission, je me suis dit que je devais bien tenter une réponse à cette question.

Quel moment illustre la beauté d'aller au cinéma ?

Mes histoires d'amour avec le cinéma sont nombreuses. Je suis une amoureuse éperdue et aveugle. J'ai pas de colonne, pas de raisonnement, pas d'arguments. J'aime, c'est tout. Dans un de mes formulaires d'entrée à l'université Concordia, j'avais écrit : « si le cinéma était un homme, je le marierais ». Je n'avais pas été prise à cette école. Mon amour ne sert à rien.

En ouvrant la radio cette semaine, je suis tombée sur une intervenante à la Première Chaîne. Elle disait quelque chose comme ceci : *J'ose demander, cette crise ne signerait-elle pas l'arrêt de mort de la salle de cinéma, qui de toute façon était déjà à l'agonie ?*

J'ai subitement fermé la radio.

Je n'aurais pas su quoi répondre à cette intervenante. Mes pauvres arguments ne sont que des cumuls de souvenirs heureux.

Parmi ceux-ci, il y a le début des films. L'anticipation des premières images. C'est ce que je préfère. Le lion qui rugit ; le roulement de tambour de la 20th Century Fox. C'est l'annonce du spectacle à venir. Le silence respectueux qui précède l'entrée sur scène au théâtre, cette fébrilité dont a hérité le cinéma ; l'émerveillement de voir apparaître la lumière sur la grande scène.

Lorsque j'entame un nouveau scénario, je pars toujours de cette

sensation : je me projette dans une salle noire. J'entends les tambours rouler, les trompettes annoncer le début du film. Je me mets à la place de ce spectateur fictif prêt à être plongé dans le monde d'un autre, jusqu'à s'oublier. Cette disposition du spectateur est en quelque sorte le moteur de mon écriture.

Mes souvenirs de cinéma mêlent tout à la fois, la cinéphile et la cinéaste. Elles se complètent. Ce que je retiens surtout de l'expérience, outre son aspect spectaculaire, c'est la présence du public. *Entendre la salle réagir.*

Je me rappelle être allée voir *Les amours imaginaires* au Quartier Latin. À la fin de la projection, le public avait spontanément applaudi. *On applaudit pour qui au juste ? Il s'agissait probablement d'une manifestation spontanée de fierté. Il y a de nous sur cet écran. Et ce petit bout de nous, de notre langue, de notre attitude, a fait le tour de la planète.* Nous applaudissions ainsi des artisans absents. L'émotion l'avait emporté sur la raison.

Je me rappellerai longtemps de cette projection. Comme je garde un souvenir vif du visionnement de *Call Me by Your Name* au Cinéma Beaubien. De la conversation père-fils au dernier acte. De ma réaction insensée : incapable de regarder l'écran pour ne pas m'écrouler en sanglots. Lorsque la lumière s'est ouverte sur mon visage ravagé, je me souviens avoir croisé d'autres regards mouillés, ébranlés comme moi par l'empathie de ce père, par ce que nous venions de vivre ensemble.

J'ai eu le bonheur de rejoindre des gens avec mes films. Des gens d'ici et d'ailleurs. Il m'arrivait de rester dans la salle. C'était pour être à l'écoute de leurs réactions. Je suis maintenant convaincue d'une chose : le non verbal ne fait pas que se voir, il s'entend. Et participe à l'expérience du cinéma tout autant que le dispositif technique.

Je garde des souvenirs précieux des échanges avec le public ; de mes rencontres avec de purs inconnus. *Il y a de moi sur cet écran*, m'a dit une jeune Iranienne, vivant à des milliers de kilomètres de mon héroïne, dans un pays si différent du nôtre. N'empêche, elle s'était vue sur cet écran. Entre nous s'était bâti un pont fait de récits intimes. J'admire cette capacité qu'a le cinéma de nous faire vivre les choses comme si nous y étions. L'écoute, l'attention, l'empathie qu'il mobilise. J'ai l'impression que d'une certaine manière, cela nous rend plus humains.

Qu'aurais-je donc pu répondre à cette intervenante de la Première Chaîne ? Que je suis en manque. En manque du son qui fait vibrer nos corps entassés dans le noir, de cet écran immense dans lequel on s'oublie, de ces espaces publics que l'on investit. À vivre ces expériences encabanées dans nos solitudes, ne se coupe-t-on pas, un peu, de la rencontre humaine qu'implique le cinéma ? Je ne sais pas ce que nous réserve le futur. Mais je nous souhaite de pouvoir encore partager ces rêves éveillés ensemble, comme l'ont fait les premiers artisans du 7^e art. Je crois qu'il n'y a pas plus belle manière de célébrer la vie à l'écran.